

RESONANCE(S) / MAGALI GUENOT, HISTORIENNE DE L'ART

De la chapelle comme lieu de culte privé dans un lieu de pouvoir, à savoir un château, la chapelle des ducs d'Anjou est devenue lieu d'exposition. Ce n'est plus le culte de Dieu qui est célébré, mais le culte de l'art : on le visite, on le commente, on le trouve beau, ou laid, en fonction des goûts de chacun, mais dans tous les cas, il interpelle. Œuvre d'art contemporain, la forme de la structure exposée aujourd'hui rappelle la fonction originelle du lieu en reprenant le plan des églises en croix latine.

Et plus nous progressons dans ce lieu de laine, plus nous approchons de son cœur, qui devient chœur de l'église tissée, et donc sa partie sacrée, celle où l'on célébrait le sacrifice du Christ. Et qu'y voyons-nous ? Un miroir. Les plus téméraires s'y approcheront, s'y regarderont, certains voudront immortaliser ce moment par une photo du lieu, ou d'eux, à l'endroit même où l'on commémorait le sacrifice du Christ auparavant. Et notre image devient lieu de culte...

L'art redevient sacré, et nous questionne sur notre propre rapport à la religion : ni Dieu ni maître, ou alors un seul Dieu, un seul maître, à savoir l'individu ? Nous nous mettons en scène quotidiennement, nous célébrons notre personne à travers le selfie, le reflet de notre image devient notre icône : quoi que nous fassions, où que nous soyons, la tentation est de plus en plus forte de nous prendre en photo et de nous exposer à l'Autre, ou à nous-même.

Résonance 1. De la structure artistique au lieu de culte médiéval

La structure joue d'abord sur la notion de lieu : peut-il y avoir plusieurs lieux dans un lieu ? Et leurs fonctions sont-elles identiques ? Ici, on entre dans un lieu, puis dans un autre, dont la forme même renvoie directement au lieu de culte catholique. En effet, la structure reprend la forme des églises chrétiennes, à plan en croix latine, à haute valeur symbolique : c'est la forme de l'instrument du supplice du Christ, mort sur la croix, qui est ainsi évoqué, en filigrane. Elle est obtenue par une nef, long vaisseau dans laquelle se regroupent les fidèles au Moyen Âge, coupée perpendiculairement par un transept, qui lui confère la forme de croix. Le chœur, partie sacrée de l'édifice, est situé après ce que l'on nomme la croisée du transept, où se rejoignent nef et transept.

Le visiteur évolue ainsi dans un lieu de culte reconstitué jusque dans la technique de construction, son architectonique : la partie haute reproduit une voûte en berceau brisé, c'est-à-dire un arc en continu dont le sommet, au lieu d'être arrondi, est légèrement pointu, donc légèrement brisé, pour mieux supporter la pression exercée par la voûte sur les supports. La croisée du transept accueille une coupole sur pendentifs : passage architectonique délicat, la coupole permet de passer d'un plan carré à un plan circulaire.

La pierre de la chapelle devient soudain plus chaleureuse par la matière et la couleur de la structure : la laine, aux couleurs chaudes, lumineuses. Elle fait tout d'abord écho à l'art de la tapisserie, méconnu aujourd'hui, très prisé au Moyen Âge. Les murs pouvaient en effet être habillés de broderies ou de tapisserie, dont beaucoup ont disparu malheureusement, victimes du temps qui passe, des goûts qui changent. La structure accepte de se soumettre à cette

réalité de l'usure du temps, qui la verra peut-être se distendre, peut-être s'effiloche, au gré des passages des hommes. Alors, elle sera un témoignage de l'éphémère artistique autant qu'une évocation du Moyen Âge. Mais sa texture en elle-même, chaude, duveteuse, offre un contraste avec la pierre de la chapelle, dure, froide. Contraste accentué par les teintes utilisées, marquant une progression du rouge au doré : une ambiance lumineuse se dégage, douce, chaleureuse, feutrée. Et pourtant, nous voici de nouveau plongés dans la symbolique médiévale, celle des couleurs cette fois, qui recouvraient entièrement les murs des églises mais qui ont aujourd'hui disparu, laissant la place à la pierre nue. Les teintes chromatiques choisies répondent à la codification des couleurs au Moyen Âge, où chacune revêt un sens. Le rouge, couleur du sang, rappelle au visiteur la Passion du Christ, sa mort sur la croix, tandis qu'en évoluant jusqu'au doré par les jeux de lumière à travers les vitraux de la chapelle, mène à la transcendance de la divinité. Ainsi, structure, forme, technique, couleurs : tout nous renvoie subtilement à l'art médiéval.

Et puis, il y a ce jeu dimensionnel, pour ainsi dire : la chapelle est une partie de l'église. Ici, elle protège une église reproduite, comme un écrin. Et en accueillant un miroir, l'église de laine devient à son tour écrin : d'écrin de l'image, comme elle l'était au Moyen Âge, elle devient celui de notre propre image à travers le miroir sis en son chœur...

Résonance 2. De l'image au miroir

Mais d'abord, quelle réalité recouvre une image ? Les images qui nous restent du Moyen Âge sont saintes essentiellement : portraits, icônes, scènes bibliques... Par leur fonction sacrée, elles ont moins été sujettes à destruction que les images profanes. Peintes ou sculptées, elles recouvrent les murs des églises, les objets de culte, et se comprennent comme un tout, dans un lieu, ou sur un objet, les unes par rapport aux autres, et selon une fonction précise. Elles peuvent être aussi bien publiques, que masquées ou dévoilées à la vue des fidèles lors d'occasions spéciales. Leur rôle premier est alors de marquer les esprits.

Aujourd'hui, notre rapport à l'image est bouleversé. On est envahi par l'image, dans la rue, sur nos écrans. Mais la seule à laquelle on accorde de l'importance est l'image de soi, au propre comme au figuré : ce que nous renvoyons à l'autre. Apologie de soi, le selfie fragilise autant qu'il galvanise sur l'instant. Il nous soumet au regard des autres, à leur appréciation, à leur jugement. En plaçant un miroir au cœur de la structure, correspondant symboliquement au chœur de l'église, l'image de soi se substitue à l'espace sacré, où on commémore le sacrifice du Christ. Le culte de la personne est mis en avant, qui remplace le culte sacré. Mais le miroir renvoie une image fugace, qu'on ne peut capturer. Et dans quelles circonstances aujourd'hui utilise-t-on un miroir ? On l'utilise pour s'apprêter, se regarder, se questionner sur notre apparence : sommes-nous bien coiffés ? Notre col de chemise est-il bien mis ? N'est-ce pas une ride que nous voyons apparaître au coin de l'œil ? Bref, nous plaisons-nous, et allons-nous plaire à l'Autre, que nous allons croiser dans la rue, au travail, ou qui partage notre quotidien ? Mais nous sommes-nous demandés, face à notre reflet, si nous étions fatigués, reposés ? Nous a-t-il permis, finalement, de nous comprendre ?

Le piège du miroir se referme alors peu à peu : notre reflet nous retient, comme Narcisse, et il devient un outil d'(auto-)séduction plus qu'un outil de compréhension de soi. L'image de soi,

placée au centre de la structure, remplace l'image sainte, immuable. Et nous entretenons alors notre propre culte.

Conclusion

Tout est ici question du rapport au culte : on entre dans la reproduction d'un sanctuaire, où on célébrait auparavant une divinité, pour y célébrer la personne à travers le jeu de miroir. Mais ici, la célébration de la personne est aussi éphémère que son reflet dans le miroir. Qui est-il vraiment ?

Le travail d'Olivier Roller s'inscrit dans une nouvelle dynamique sur le rapport à l'image, qui poursuit et dépasse le rapport à l'image (image de l'autre, image de soi) : l'image devient ici « apocalypse », au sens propre du terme qui signifie « révélation » en grec. C'est alors la révélation de soi, révélation à soi, dans une apocalypse personnelle...

Bibliographie sélective

Baschet J., *L'Iconographie médiévale*, Paris, Points, 2008.

Guénot M., *Les Images de l'Ascension du Christ dans la chrétienté latine entre le 9^e et le 13^e siècle*, thèse de doctorat soutenue le 27 juin 2016, Lyon, université Lumière Lyon 2.

Pastoureau M., Simonnet D., *Le Petit livre des couleurs*, Paris, Points (coll. Histoire), 2014.

Pomel F. (dir.), *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, Rennes, PUR, 2003.